Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 28

Artikel: [Anecdotes]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184321

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le lecteur trouvera dans les annexes toute la phraséologie tortueuse des pièces diplomatiques, qui, réunies, devraient porter comme épitaphe, ce proverbe patois:

Quand on in vâo à n'on tsin, on dit que l'est inradzî !

La guerre d'Orient, avec plan d'opérations et cartes, est non seulement un manuel pour les gens du métier, mais un livre pour tout le monde. Chacun (le jeune homme surtout) trouvera utilité et profit à sa lecture, qui épargnera bien des recherches et en facilitera d'autres.

Thermes-de-Lessus, juillet 1877. L. C.

Mœurs russes.

Les mœurs russes ne manquent ni d'originalité ni de pittoresque. Partout on trouve l'imprévu, le piquant ou le grotesque; mais presque nulle part on ne rencontre le confortable. Les cafés, les restaurants sont généralement tenus avec une grande négligence. Ce sont d'infectes tabagies mal hantées et de mauvais renom. Le Russe prend rarement du café; mais, en revanche, il se noie de thé et le samovar bout perpétuellement dans les établissements publics; après le thé, les consommateurs absorbent une mauvaise eau-de-vie fabriquée à l'instar du trois six. Presque toute la petite noblesse hante les cabarets. Tous les Russes, à quelque condition qu'ils appartiennent, noble ou paysan, ont pour les jeux de hasard une passion ardente. Il y a tel sénateur, tel évêque, tel grand fonctionnaire, qui de nos jours encore, au su et au vu de chacun, vit au jeu et par le jeu.

Si les établissements publics manquent de confortable, on peut dire que les maisons particulières, dans tout ce qui n'est pas luxe ou étalage, en sont complétement dépourvues. On réunit dans le salon et dans les pièces d'apparat, non ce qui est commode, mais ce qui brille, ce qui peut donner une haute idée du rang et de la fortune; et dans les pièces où le public n'entre pas, dans les chambres à coucher, par exemple, même dans celles des princes, règnent la négligence et le désordre.

Le Russe de la classe aisée, même le grand seigneur, connaît à peine le lit. Comme le paysan, il couche n'importe où, sur un grabat quelconque, sur un vieux divan, sur un matelas étalé dans quelque coin obscur. La valetaille innombrable qui encombre l'hôtel des riches couche où elle peut, sur le parquet d'une antichambre, dans un vestibule, le long des marches d'un escalier. On étend une peau de mouton par terre et l'on dort avec ses vêtements.

Chaque soir, si vous rentrez à une heure un peu avancée, les plus riches maisons vous donnent le spectacle bizarre d'hommes étendus et couchés sur votre passage, sans plus de gêne et de cérémonie que les chiens de la maison.

Evidemment, nous ne prétendons pas faire ici une peinture de mœurs générale. Il y a, surtout chez la noblesse qui a voyagé, des intérieurs pleins de goût et de décence. Quelques seigneurs ont de splendides hôtels où le luxe s'étale à côté du confort le mieux entendu. Ce sont de vrais palais de potentat, avec une entrée majestueuse, vestibule, escalier de marbre blanc et enfilade de 30 ou 40 pièces enrichies de toutes les merveilles des arts. La domesticité y est si nombreuse que son entretien annuel, en y joignant les frais d'équipage, monte parfois à plus de 100,000 francs.

Cependant le luxe d'une nombreuse livrée n'est plus de mode. Il y a 50 ans à peine, 30 ou 40 domestiques étaient de rigueur. Chacun avait sa spécialité dont il s'acquittait le plus mal possible. On disciplinait toute cette valetaille à coups de pied et à coups de poing. Quand ces moyens ne réussissaient pas, le récalcitrant était envoyé à la police. Celle-ci étendait le serf dans un triangle de bois; on lui attachait les poignets aux deux angles du haut et les pieds à l'angle du bas. Puis les soldats de police plaçaient leurs pieds sur les morceaux de bois de chaque côté et appliquaient vigoureusement au coupable le nombre voulu de coups de verge, suivant le genre de délit.

Aujourd'hui il est rare qu'un noble se permette de frapper ses paysans. Il s'exposerait du reste à la répression et à une forte amende, car le serf émancipé n'hésite pas à porter plainte.

(*Notes tirées de Larousse*).

Dans un salon :

On énumérait les difficultés qu'il y a à bien écrire et à bien parler :

— Moi, dit un assistant du ton le plus sérieux, quand je parle ou quand j'écris, il n'y a qu'une seule chose qui m'embarrasse : c'est de trouver le mot propre et de bien rendre ma pensée. A ça près, ça va comme sur des roulettes!

* * *

Mme X... doit donner un grand dîner.

Le matin, elle commande à Augustine, sa cuisinière, l'acquisition d'une dinde.

Le marché fait, Augustine exhibe son achat à sa maîtresse. Celle-ci examine, hoche la tête.

— Oh ! madame, fait Augustine, quand il y aura des truffes là-dedans, vous verrez comme la bête fera de l'effet. C'est absolument comme lorsque madame met ses diamants.

* * *

Mme P.., qui est à la mode, malgré les printemps nombreux qu'elle dissimule à ses adorateurs, est assise devant sa toilette.

Les cheveux sont épars sur son cou, et sa caméristе, armée de mille instruments divers, se livre à la reconstruction laborieuse de ses attraits.

La maîtresse, attentive, l'œil fixé sur la glace, ne perd pas un des mouvements de la femme de chambre.

— Justine, lui dit-elle tout à coup, est-ce que je frise ce matin ?

— Oui, madame, (*à part*)... la cinquantaine.

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.